

MAGAZIN ART

9\$

7^e ANNÉE, N° 4 ÉTÉ 1995



ÉDITION INTERNATIONALE



HORATIO WALKER A.R.C.

le vieux maître de l'Île d'Orléans



«Un coin de ferme» Aquarelle, 1904. Collection privée, Montréal

Photos: Pierre Rochon

Parmi les artistes les plus en vue du début du siècle ayant œuvré dans le respect des traditions du passé, on retrouve Horatio Walker. Avec lui, le Canada est témoin d'un artiste influencé notamment par Jean-François Millet et par Winslow Homer. Walker est un peintre tellement original qu'il représente, à lui tout seul, une exception.

Né le 12 mai 1858 à Listowel, Ontario, Horatio Walker s'installe à Toronto en 1873 comme apprenti chez les photographes Notman & Fraser. Trois ans plus tard, il s'installe aux États-Unis et habite tour à tour Syracuse, Philadelphie, Boston et Détroit jusqu'à 1880 environ. Autodidacte, son séjour américain le met en contact avec les membres de l'école de Barbizon. De retour au Canada, il entreprend une tournée au Québec où il dessine la vie quotidienne des paysans. Ses esquisses

constituent non seulement des notes pour ses œuvres à venir, mais contribuent à orienter le style qui le caractérisera. De retour à New York en 1878, il installe un studio et, entre 1880 et 1882, il voyage en Europe.

La réputation de peintre de Walker commence à s'étendre à partir de 1883, lorsqu'il revient à Toronto. Élu associé de l'Académie royale des arts, il commence à vendre ses œuvres à la prestigieuse Montross Gallery de New York. Il épouse Jeanette Pretty de Toronto et s'installe à New York. Il passe ses étés à l'Île d'Orléans et à



«Vue de Charlesbourg» 1884. Collection privée, Montréal

l'instar d'un Millet qui peint la vie paysanne française, il porte son regard inspiré sur les paysages de l'île.

Durant les années qui suivent, Walker présente des œuvres aux prestigieuses expositions annuelles aussi bien aux États-Unis qu'en Europe. Il reçoit des honneurs dont bien peu d'artistes de son époque peuvent se vanter. Célèbre de son vivant, il crée des chefs-d'œuvre de grande classe à tout point de vue. Sa capacité d'improvisation est unique et ses esquisses aussi bien que ses tableaux témoignent d'une maîtrise absolue de son sujet. Il n'y a aucun geste inutile, aucun repentir. Bien qu'il triomphe sur le plan professionnel, sa vie personnelle est triste. Il perd ses deux enfants en bas âge et son épouse, malade chronique, est hospitalisée dès 1914 jusqu'à sa mort en 1938. Son œuvre qui demeure relativement méconnue au Canada, commence, à partir de 1904, à recevoir une certaine reconnaissance avec la fondation du Canadian Art Club dont il est membre fondateur avec James Wilson Morrice.

«Le scieur de bois, Ile d'Orléans» 1900, Huile sur panneau. Galerie Vincent, Ottawa





« Le cenelier » Huile sur toile, 13 1/2 x 16 1/2 po. Collection privée, Montréal

« Les tailleurs de glace sur la rivière » Huile sur panneau



Trop élevé pour les collectionneurs canadiens, le prix de ses œuvres dépasse celui de la plupart des grands artistes canadiens et américains de son époque. En 1905, l'Université de Washington achète une œuvre intitulée « Les coupeurs de bois » pour 10 000\$ et « Les bœufs à la fontaine » reproduit dans plusieurs livres d'art canadien est acheté en 1911 par le Musée des beaux-arts du Canada pour un prix similaire.

Dans la continuité de Krieghoff, l'approche thématique de Walker évolue autour de la vie des paysans québécois. Avec une touche vigoureuse et parfois même dure, il poursuit la quête d'un réalisme qui dépasse en quelque sorte la réalité ordinaire. Son sens de la composition donne à ses personnages une sorte de dignité qui transparaît à travers leurs actions.



«Hiver, Ile d'Orléans» Huile sur toile, 1830, 10 1/4 x 13 po. Collection privée, Montréal

Cette dignité possède une force inégale, lorsqu'on regarde les œuvres à une certaine distance. C'est un des observateurs les plus subtils d'un style de vie appelé à disparaître et ses œuvres constituent un témoignage de son respect envers son sujet de prédilection. Walker prend conscience que même le sujet le plus intéressant ne peut pas être imité, mais uniquement évoqué. Riches de détails, ses œuvres conservent également une véritable économie de moyens. Par cette limitation attentive des détails, il réussit mieux que quiconque à raconter la plus belle histoire de l'Île d'Orléans. Maîtrisant parfaitement l'huile, il réussit tout aussi bien dans l'aquarelle qu'il aborde avec un œil nouveau. Peu de ses contemporains peuvent se vanter d'une connaissance aussi accomplie des deux techniques.

«Chargement du traineau au crépuscule» Huile sur toile, 1818. Collection privée, Montréal



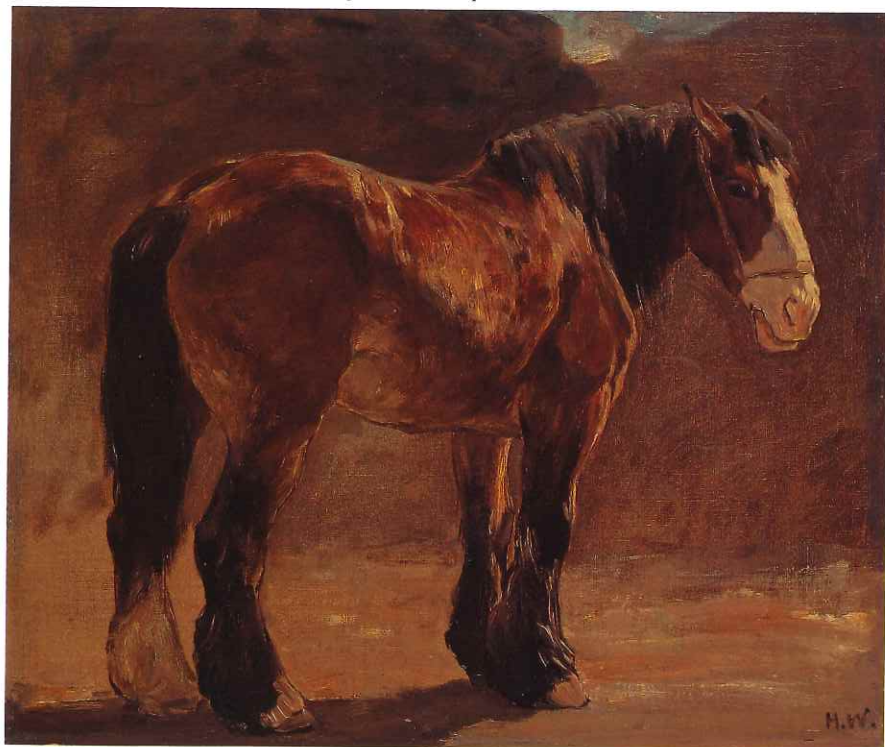


«Le transport du bois» Huile sur toile, 1927. Collection privée, New York



«L'heure de la traite, Ile d'Orléans» Huile sur toile, 1921. Collection privée, Ottawa

«Cheval» Huile sur toile, 14 1/2 x 16 1/2 po. Collection privée



Walker aime la nature autour de lui. C'est l'artiste qui parvient le mieux à rendre l'esprit des premiers pionniers de l'Île d'Orléans. D'abord instinctif, son style s'affirme de plus en plus à mesure qu'il mûrit. Le caractère décoratif apparent de ses œuvres anciennes se transforme progressivement en harmonies de couleurs riches et totalement maîtrisées.

À partir de 1928, Walker cesse de voyager entre New York et l'île d'Orléans. Sainte-Pétronille devient son lieu de résidence permanent. Il y mène une vie retirée dans une grande maison dotée d'un atelier et d'un grand jardin. De chez lui, il possède une vue unique sur la vieille ville de Québec. Il reçoit des visiteurs comme Clarence Gagnon, qui devient un ami intime. Les habitants aiment cet artiste qui dépeint leur vie simple.

Quand son marchand new-yorkais Montross prend sa retraite en 1925, Walker entre chez Ferargil. À Montréal, c'est William Watson qui le



«Éclipse de lune» 1909, Huile sur toile, 76,2 x 101,6 cm. Coll. Musée des beaux-arts de Montréal.

représente et qui monte une exposition de ses aquarelles la même année. En 1929, le Art Gallery of Ontario et l'École des beaux-arts de Montréal présentent une rétrospective de son œuvre. En 1930, il participe avec Henri Matisse à un jury de l'exposition internationale de la Fondation Carnegie à Pittsburg.

Vers la fin de sa vie, Walker observe une baisse d'intérêts pour ses œuvres sur le marché de l'art. C'est que les goûts du public changent. Pourtant, Walker reste fidèle, à sa manière, à la tradition de Barbizon et à l'École de la rivière Hudson. Appauvri, il survit grâce à ses économies qui finissent par s'épuiser. Il meurt le 27 septembre 1938. En 1941, le Musée des beaux-arts du Canada lui consacre une rétrospective posthume. La même année, c'est le Art Gallery of Ontario qui lui consacre une exposition avec Tom Thompson. Plus récemment, le Etherington Centre en 1977 et le Musée du Québec en 1986 rappellent au public la contribution exceptionnelle de Walker à l'art du Canada. █

A. Prakash

NOTES

Price, F.N. Horatio Walker, Louis Carrier & Co., New York, 1928.

Roy, P.G. L'Île d'Orléans, Province de Québec, 1928.

R.C.A. Annual Exhibition Catalog, Novembre-décembre 1958, Musée des beaux arts de Montréal et Vancouver Art Gallery

Robson, A.H. Canadian Landscape Painters, Ryerson Press, Toronto, 1932.

Farr, D., Horatio Walker, Etherington Art Centre, Queen's University, Kingston, 1977.

Karel, D. Horatio Walker, Musée du Québec, 1986.

L'auteur tient à remercier particulièrement, Alain et Éric Klinkhoff de la galerie du même nom à Montréal, pour leur concours dans la recherche et l'identification d'œuvres présentées dans cet article.